

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 35 (1897)
Heft: 23

Artikel: Histoires de canaris d'éboitons
Autor: C.T.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-196292>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 15.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

un moment cessé, recommençait à tomber drue et chassée par le vent.

M. Ruchonnet se retire à l'écart pour faire place à ces dames, qui se secouent près du feu comme des poules mouillées. Et, tout en faisant sécher le bas de leurs jupes, elles s'entretennent en anglais de choses particulières.

Usant d'une délicate discrétion, M. Ruchonnet croit devoir les prévenir, par quelques aimables paroles, qu'il comprend et parle la langue anglaise.

Ces braves filles d'Albion n'en croient pas leurs oreilles :

— Comment ! s'écrient-elles, un vacher qui parle anglais ? Mais c'est superbe !

— Mesdames, ajoute leur interlocuteur, le fait n'est point rare dans nos Alpes ; presque tous les vachers parlent l'anglais !

Depuis quelques instants, un grand baquet de crème attire les regards de ces demoiselles ; elles grillent d'en tâter, mais elles se demandent entre elles, en allemand, si les ustensiles dans lesquels elle leur sera servie sont bien propres.

Alors, M. Ruchonnet leur dit, en langage d'outre-Rhin, qu'elles pouvaient se rassurer à cet endroit et se régaler de crème sans la moindre hésitation, tout, dans le chalet, étant tenu avec ordre et propreté.

Nouvel étonnement de ces dames en entendant le vacher s'exprimer en allemand et parler de tout d'une manière agréable et intéressante.

De retour à Gryon, où elles étaient en séjour, elles n'eurent rien de plus pressé que de raconter à leur entourage l'histoire du vacher de Solalex, dont elles ne revenaient pas.

Dix jours après, nos trois demoiselles, accompagnées de leur maman, prenant le train pour Lausanne à la gare de Bex, s'installaient dans un wagon de première, où se trouvait, tout seul, un monsieur lisant la *Revue* : c'était M. Ruchonnet, qui rentrait à Berne pour la session des Chambres fédérales.

A peine étaient-elles assises, qu'elles se regardèrent d'un air ébahi et interrogateur. Puis de petites poussées de coudes et des chuchotements.

Chose extraordinaire, le monsieur qui lisait la *Revue* leur paraissait ressembler d'une manière frappante au vacher de Solalex. Mais évidemment, se disaient-elles, ce n'est pas lui, cela ne se peut pas.

M. Ruchonnet, qui les avait immédiatement reconnues et souriait derrière son journal, s'approcha d'elles et, s'inclinant, leur dit :

— Mais je ne crois pas me tromper, c'est bien ces dames que j'ai eu l'honneur de rencontrer, il y a quelques jours, à Solalex ?...

— C'est ce que nous nous demandions, répondirent-elles un peu troublées ; mais comment se fait-il... nous ne nous expliquons pas...

M. Ruchonnet s'empressa de les tirer d'embarras en se faisant connaître et en leur expliquant le mystère d'une façon on ne peut plus spirituelle et amusante.

Et ces dames, enchantées d'avoir fait la connaissance de l'aimable magistrat, le quittèrent à la gare de Lausanne en lui serrant la main avec effusion et en lui exprimant gracieusement l'espoir de le rencontrer quelquefois dans leurs courses alpestres.

Nous ne savons si elles eurent l'occasion de le revoir, mais ce dont nous sommes bien persuadé, c'est qu'elles n'oublieront jamais le vacher de Solalex.

Le protecteur.

Lorsque le commandant en retraite Launay mourut, sa fille, Blanche, se trouva seule et à peu près sans ressources, le commandant ayant perdu dans

des placements malheureux la dot de sa femme. Bien élevée, instruite, mais sans fortune, la jeune fille avait dû renoncer au mariage : les filles bien élevées, sans dot, ne trouvent pas d'épouseurs. En revenant du cimetière, l'orpheline envisagea froidement sa situation ; il ne lui restait que quelques billets de mille francs et leur modeste mobilier. Elle mit en vente les meubles, ne garda que le strict nécessaire et, comme elle était courageuse, elle résolut de se créer une position par son travail.

Elle avait une instruction solide, possédait le brevet supérieur, de plus, elle était d'une certaine force sur le piano ; elle décida qu'elle donnerait des leçons de musique. Elle quitta aussitôt la petite ville qu'elle habitait, où son amour-propre aurait eu trop à souffrir, pour se rendre à Paris, ce refuge de tous les infortunés. Elle se présenta chez quelques amis de son père, sollicitant leur appui, les priant de la recommander auprès de leurs connaissances afin qu'on lui confiât des élèves. Elle s'installa dans un appartement modeste et elle attendit. Les élèves ne vinrent pas. Elle ignorait, la pauvre fille, que Paris est rempli de professeurs sans élèves, que c'est la ville où il est le plus difficile à une inconnue de se créer une clientèle. Elle était trop fière pour importuner les amis de sa famille. Elle chercha autre chose et s'offrit comme institutrice ; elle courut tout Paris sans rien trouver : toutes les places étaient prises et, lorsqu'un emploi était vacant, il y avait mille concurrentes. La jeune fille sentit le découragement la gagner ; ses petites ressources diminuaient chaque jour : qu'allait-elle devenir ?

Elle résolut de se livrer à des travaux manuels ; elle ne brodait pas mal ; elle demanda de l'ouvrage dans les magasins ; on lui en offrit à des prix ridicules : elle accepta. Levée dès le jour, elle travaillait jusqu'à une heure avancée de la nuit ; il lui fallait perdre un temps précieux pour rendre l'ouvrage ; avant de lui en confier d'autre, on la faisait attendre huit jours, quinze jours.

Elle tomba malade. Décidément, je suis trop fière se dit-elle, je cherchais une place ; au moins j'aurai l'existence assurée : demoiselle de compagnie, commise dans un magasin, domestique au besoin ; je veux gagner ma vie.

Elle se rendit dans un bureau de placement. C'est en rougissant qu'elle en franchit le seuil. Elle songeait à son père si fier de sa Blanche adorée, et ses yeux se remplirent de grosses larmes. Elle les essuya furtivement ; surmontant toute fausse honte, elle se présenta. Il y avait nombreuse compagnie ; quand son tour vint, elle se fit inscrire ; elle dut déposer une petite somme, s'engager à verser tant pour cent sur les gages à venir.

Elle accepta toutes les conditions. — Je ne place que des femmes de chambre, lui dit la directrice du bureau.

— Eh bien, je serai femme de chambre ! En quittant le bureau, elle remarqua qu'un vieillard à l'air vénérable, portant la rosette d'officier de la légion d'honneur, la suivait.

Elle hâta le pas ; le vieillard accéléra sa marche. Un embarras de voitures la força à s'arrêter.

— Mademoiselle, lui dit le vieillard, excusez-moi si je prends la liberté de vous adresser la parole.

Elle le regarda avec hauteur. — Mais, monsieur, je ne vous connais pas, dit-elle.

— Je suis ancien officier, dit le vieillard d'une voix douce ; ne croyez pas que je sois poussé par un sentiment de banale curiosité ; je vous ai vue sortir d'un bureau de placement ; peut-être pourrai-je vous être utile : à mon âge, on aime à venir en aide aux jeunes.

La méfiance de la jeune fille était tombée ; puis, que risquait-elle ?

— En effet, monsieur, dit-elle, je cherche une place.

— J'ai de nombreuses relations que je serai très heureux de mettre à votre service. Vous m'intéressez. J'ai vu tout de suite, à votre mise simple, à la distinction de vos manières, que vous appartenez à une bonne famille.

— Mon père était officier supérieur en retraite et, comme vous, officier de la légion d'honneur.

— Vous voyez que je ne me suis pas trompé, dit le vieillard en souriant.

— Hélas ! dit la jeune fille tout à fait confiante, mon père est mort me laissant presque sans ressources ; je suis venue à Paris ; j'ai cherché en vain à donner des leçons de piano, j'ai demandé de

l'ouvrage ; rien ne m'a réussi ; mes petites économies seront bientôt épuisées : j'ai du courage, je veux travailler. Je serai éternellement reconnaissante à celui qui m'en donnera le moyen.

— Très bien, mon enfant ; je m'occuperai de vous.

— Je ne suis pas exigeante ; j'accepterai n'importe quoi : une place de demoiselle de compagnie, de femme de chambre, si l'on veut, pourvu que je gagne ma vie.

— Femme de chambre ! Je vous trouverai mieux que cela. Outre l'intérêt que je vous porte, vous ressemblez à une fille que j'ai perdue qui aurait aujourd'hui votre âge.

— Pauvre père ! murmura la jeune fille.

— C'est ce qui m'a enhardi à vous parler, malgré toute l'incorrection du procédé. Mais, j'y songe, je sais une place qui vous conviendrait sous tous les rapports.

Depuis que je suis veuf, je prends mes repas dans un grand restaurant des boulevards ; la caissière se marie et part ; je me fais fort de vous obtenir l'emploi si, toutefois, il vous convient. Cent francs par mois, logée et nourrie. Les patrons sont de très braves gens.

Qu'en pensez-vous ?

— Cent francs par mois, logée et nourrie ! s'écria la jeune fille, c'est l'aisance ; j'accepte avec bonheur !

— Il faut se hâter, ces places sont très demandées ; seulement, en raison des fonds qui sont à la disposition de la titulaire, le patron exige des garanties, un cautionnement.

— De combien ? demanda la jeune fille, anxieuse.

— De douze cents francs, je crois.

Elle baissa la tête.

— Je n'ai pas cette somme, dit-elle.

— Je suis là, répondit le vieillard ; vous me permettez de vous obliger. Combien possédez-vous ?

— Il ne me reste plus que sept cents francs.

— Cela suffira ; je vous avancerai la différence.

— Oh ! monsieur, vous êtes trop bon ! Comment pourrai-je reconnaître ?...

— C'est un prêt que je vous fais.

— Je vous rendrai cet argent, soyez-en certain !

— Ne perdons pas de temps. Je vais vous accompagner jusqu'à votre domicile ; vous me remettrez les sept cents francs ; j'irai aussitôt retirer la place. Je suis un bon client : recommandée par moi, je suis sûr que vous serez acceptée.

— Vous êtes ma providence !

Elle hâta le pas, suivie de son bienfaiteur.

Arrivée devant sa porte, elle s'arrêta.

— J'habite au cinquième, ce n'est pas luxueux chez moi ; je n'ose pas vous recevoir.

— Je vous attends sur le trottoir, dit le vieillard.

Elle monta rapidement les escaliers, prit les sept cents francs, toute sa fortune, et elle les apporta au généreux inconnu.

— J'ai votre adresse, voici la mienne, dit le respectable vieillard en lui remettant sa carte.

Elle lut :

Comte de Saint-Martin

— A demain, mademoiselle.

— A demain et merci, dit-elle, les yeux brillants de reconnaissance.

Le vieillard ne revint pas.

C'était un escroc.

Eugène FOURRIER.

Histoires de canaris d'ébotoins.

Vo sèdès prâo coumeint cein va quand on fâ boutséri :

Quand l'anglais est su lo trabetsset, lè vezins et lè vezenès sont quie avouè la marmaille po vouàiti lo tia-caïon déchicotâ la bite, kâ, cein fâ adé plliès dè lo vâirè sabrà lè jambons, rontrè lè piotons, copâ lo mor, trantsi lè z'orolhiès et la quiaua, que tot cein vo fâ sonzi à la compouta et ài truffès boulàtès qu'on derâi qu'on s'ein relètsè lè pottès.

Pu, quand lo boutsî a partadzi lo gaillâ pè lo maitein et que l'a aovâi coumeint n'a garda-roba, que l'âi a trè lè bouès po bailli à la fenna que fâ lè sâocessès et la pétubliâ à la marmaille que la sè trevounè po alla la gonclliâ avouè un fètu, lè pareints pâovont adon sè reteri, coumeint desâi cè tia-caïon dè Lozena, kâ tot lo resto dè la boutséri sè fâ pè l'hotò.

Quoquî dzo après lo bounan, l'assesseu

tiavè se n'anglais, on pecheint gaillà. Permi lè dzeins qu'ètiot quie déveron lo trabetset, l'ài avà Rateau et Godzon, don lulus qu'ein aviont adè iena à débiliottà et à quoui lès dzanliès ne cotavont rein quand falliài fèrè recaffà lo mondo.

— Ma fài, assesseu, fà Godzon, vo z'ài quie n'a bouna bitè et la fenna d'ài sè redzoi, kà y'a dè quie reimpliài sè toupenès !

— Oi ! oi ! balla bitè, fà Rateau, que ne vao pas ètrè, dein ti lè cas, coumeint clia que Branon a tià l'autro dzo !

— Et coumeint ètai-te clia à Branon ? fà l'assesseu.

— Oh ! faut que la vo conteyè, dese Rateau ; attiut-pi :

Branon fasai don boutséri ; l'avai atsetà son poaai d'on Français à la fàira dè la St-Djan ; lo caion avai bouna mena, ètai bin prai et seimbliavè bailli n'a bouna bitè po l'engrais. Branon a zu bo l'ài bailli prao et bon, lo caion n'a tot parai rein fè, l'est restà adè minçolet, et quand l'ont sailli dè l'éboiton po lo tià, n'ètai pa pi asse gros què ion dè cliào tsins bassets, assebin n'ont pas z'u fauta de n'ètsise po lo mettrè govà et l'ài raclia lè pài !

— Adon, qu'ont-te prai ? fà l'assesseu, que rizai dza qu'on sorcier.

— L'ont prai tot bounameint n'a seille que Branon est zu queri pè l'hotò, l'ont met lo caion dedein et l'ài ont voudhi on part dè coquemà d'èdhie tsaude pè dessus.

— Tè bombardai la quina ! fasai l'assesseu. Compto que quand Branon a z'u bailli oquiè à ti ses frarès et quokiè sàcessès ài vezins, ne l'ài est pas restà gros dè son caion !

— Oh ! n'a pas zu fauta, laissi-mè pi vo derè lo reste, assesseu :

Quand l'uront sailli dè la seille et que l'ont z'u met su lo trabetset, Branon invitè lo tiacaion po allà bàire demi-litre tanqui à la pinta et, quand l'ont z'u fè et que sont revegnus po depèci la bitè, min dè caion su lo trabetset. On le lèo z'avai robà.

— Adon, Branon a-te su quoui avai fè lo coup ? firon cliaò qu'ètiot quie.

— Binsu ! fà l'autro : tandi que bèvessont à la pinta, on nibllo (épervier) que prèvolavè ein amont lèo z'avai accrotsi lo caion.

Vo z'arai falliu ourè lè recafaiès que fasiont lè dzeins qu'ètiot déveron lo trabetset à l'assesseu, sè maillivont lè cotès d'ao tant que l'aviont la dèguellè.

Quand l'uront botsi, Godzon, que bourravè sa pipa, fà :

— Eh bin, cein que no z'a dit Rateau su l'anglais à Branon ne m'èbahiè dièro, kà à dzo dè vouai lè caions sont tot coumeint lè dzeins, y'ein a que medzont tot cein qu'on lèo baillè et que sè piffront à remollhiè-mor, et d'ài z'autro qu'ont prin mor et que n'amont què lè fins bocons, l'est d'ài caions-monsus. Coumeint cè à la Rosette Bougnet, que vè don vo la conta assebin.

— Binsu que l'est onco n'a tota vretabliò, coumeint clia à Rateau, fà l'assesseu.

— Le tsapliavè d'ao bou l'autro dzo derrai la grandze à Mouzet, quand vouaiquie la Rosette Bougnet et la Luise Tserrot que vignont à passà, et dè bio savai que sè sont messè à cotterdzi :

— Adiù, Luise ! te vas bailli à medzi à tes caions !

— Oi, Rosette, te vè, mè faut allà lèo portà clia mètra dè lavouirès. Et lè tins, vegnont-te gros ?

— Oh ! caise-tè, ma pourra Luise, ne font rein ; on coudhiè prao lèo bailli fermo dè la làitia, dè la couète et fèrè tot cein qu'on pao po lè bin eingraissi, restont adè minçolets ; cràyo bin que l'ont oquiè, àobin que n'ein èta einguiesà à la fàira. Pu, sont tant gourmands : ne sè tsailont perein d'ài truffès et po lo jerdin-

nadzo, n'ein totsont papi n'a brequa. Tè dio, sont de n'a gourmandi !....

— Eh ! à quoui lo dis-tou, Rosette ! lè nòtro sont tot parai ! fà-tè què hiai, lèo z'avè portà n'a pecheinta mètra, yo y'avai à mein on quartèron dè truffès....

— Et pu lè z'ont pas medzi ?

— Ma fài na, cliào pestès dè bitès n'ein ont papi totsi iena et yè èta d'obedzi dè lè ressailli dè l'audzo po lè lèo frecassi avouè d'ao bûro !...

— Adon s'ein sont relètsi lè pottès ?

— Compto !

C. T.

L'éponge de famille. — Sous ce titre, un de nos abonnés nous écrit ces quelques lignes :

« La chaleur étouffante que j'ai éprouvée mercredi dernier, en chemin de fer, m'a rappelé un petit trait de mœurs anglaises assez amusant.

C'était au mois de juillet 1894, vers deux heures de l'après-midi. Il faisait une chaleur intolérable ; le thermomètre marquait 33 degrés à l'ombre. J'attendais sur le quai de la gare de Lausanne le départ du train de St-Maurice ; il y avait là de nombreux voyageurs et c'était avec une réelle appréhension que chacun voyait arriver le moment de prendre place dans ces wagons surchauffés par le soleil, dès le matin.

Tout à coup : « Les voyageurs pour Vevey, Montreux, St-Maurice, en voiture ! »

Ouf ! quelle fournaise !... On n'ose pas s'asseoir, tant les parois et les banquettes des wagons sont brûlantes ! Chacun transpire, suffoque et cherche vainement un peu d'air respirable.

Une famille anglaise nous paraît tout particulièrement incommodée par cette température. Aussi, au bout d'une demi-heure, le père ouvre un grand sac de voyage, en tire une énorme éponge humide, qu'il promène avec délices sur sa figure où perlent des gouttelettes de sueur ; puis la donne à Madame, qui procède de la même façon. Des mains de la mère la grosse éponge passe dans celles de la fille et achève sa tournée sur les minois de deux jeunes garçons.

Au moment où je quittais le train à Vevey, le père tirait de nouveau la grosse éponge du sac, à la grande joie de tous les siens.

Cette manière de se rafraîchir en voyage, encore toute nouvelle pour moi, m'a beaucoup amusé. Mais convenez que les Anglais sont des gens pratiques !

Les cabriolets, à l'origine. — Les cabriolets venaient d'être mis à la mode ; c'était sous Louis XV, et le bon ton voulait que toute femme conduisit son véhicule elle-même.

Quelle confusion ! Les plus jolies mains étaient peut-être les plus malhabiles, et, de jour en jour, les accidents devenaient plus nombreux. Le roi demanda M. d'Argenson et le pria de veiller à la sûreté des passants.

— Je le ferai sans doute, sire, dit M. d'Argenson, mais voulez-vous que les accidents disparaissent tout à fait ?

— Parbleu !

— Eh bien, laissez-moi faire.

Le lendemain, une ordonnance était rendue qui interdisait à toute femme de conduire elle-même son cabriolet, à moins qu'elle ne présentât quelques garanties de prudence et de maturité, et qu'elle n'eût, par exemple, l'âge de raison, — trente ans.

Deux jours après, aucun cabriolet ne passait dans la rue, conduit par une femme. Il ne se trouva pas, dans tout Paris, une Parisienne assez courageuse pour fouetter publiquement ses chevaux et avouer qu'elle avait trente ans.

Boutades.

Entre amies :

— Ce garçon-là, vois-tu, ma chère, il est beau à tenter une sainte.

— Alors, ma chère, tu n'as rien à craindre.

Le docteur C... est l'homme qui aime le moins à être dérangé la nuit.

Il déteste les coups de sonnette après dix heures du soir.

Vers deux heures du matin, on vient le réveiller :

— Vite, docteur, vite !... mon fils a avalé une souris !

— Eh bien ! faites-lui avaler un chat, et laissez-moi tranquille !

OPÉRA. — La saison a pris fin hier ; elle laissera le souvenir d'une des plus brillantes que nous ayons eues. Les dernières représentations en ont définitivement consacré le succès. Notre plus vif désir, en prenant congé de nos excellents artistes, est de les revoir l'an prochain sur notre scène ; ils peuvent compter sur la sympathie et la fidélité des Lausannois.

Nous renouvelons aussi au comité du Théâtre nos remerciements pour son heureuse initiative ; il faut le reconnaître, elle ne manquait pas de témérité. Puissent ces messieurs trouver, dans la complète réussite de leur entreprise, et dans la reconnaissance du public, une récompense suffisante de leurs peines et de la façon consciencieuse dont ils se sont acquittés de la tâche qu'ils s'étaient imposée.

Félicitons également le comité du succès avec lequel il a su résoudre l'éternelle question des chapeaux de dames. Espérons que, maintenant, il n'y aura plus besoin d'y revenir.

Au bon vieux temps des diligences. — Cette brochure est actuellement à l'impression, et nous espérons pouvoir la livrer aux souscripteurs dans le courant de juillet.

La souscription, au prix de 1 fr. 25 l'exemplaire, reste ouverte jusqu'au 20 courant.

On souscrit au bureau du *Conteur Vaudois* ou par carte-correspondance.

Le concert donné jeudi soir, au jardin de l'Arc, par la *Fanfare Lausannoise*, a eu un plein succès. Les nombreux auditeurs qu'il avait attiré dans ce beau local, ont vivement applaudi cette excellente société, dont on remarque tout particulièrement l'ensemble et la précision dans l'exécution.

Les deux morceaux pour piston-solo, exécutés par M. Lalanne, ont ravi tout le monde. Jamais nous n'avons entendu jouer de cet instrument avec plus de douceur et de charme ; jamais nous n'avons entendu vaincre autant de difficultés avec une facilité pareille. C'était vraiment merveilleux. Nous félicitons la *Fanfare* pour le grand plaisir qu'elle nous a procuré.

Pour les Orphelins suisses au Chili. — Jeudi, s'est ouverte, au *Valentin* N° 21, une exposition très intéressante. De retour d'un voyage dans l'Amérique du Sud, quatre de nos compatriotes, MM. Bergier, ingénieur, Castan, major instructeur, Ruffieux, major d'artillerie, et Wilczek, professeur, ont eu l'heureuse idée de faire, dans une certaine mesure, participer le public aux jouissances que leur a procurées la visite de ces pays si peu connus. Ils en ont rapporté nombre d'objets curieux, qui permettent de s'initier un peu au caractère, à la végétation de ces contrées, ainsi qu'aux mœurs de leurs habitants.

Placée sous le patronage de M. le pasteur Thélin, cette exposition, que nous recommandons vivement à nos lecteurs, est organisée au profit de l'Orphelinat suisse de Traiguén (Chili), établissement très intéressant et dont les ressources sont minimes. — L'exposition sera ouverte jusqu'au 15 courant, tous les jours de 9 h. à midi et de 1 à 6 heures. Prix d'entrée, 50 centimes.

L. MONNET.

Lausanne. — Imprimerie Guilloud-Howrard.